

Un cas classique

Simon Paquet

Numéro 117, printemps 2008

Musique!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, S. (2008). Un cas classique. *Moebius*, (117), 95–102.

SIMON PAQUET

Un cas classique

Dès que le silence eut franchi le cap des trois secondes, un des spectateurs se leva et applaudit à tout rompre. Alors que les autres s'apprêtaient à l'imiter, le chef d'orchestre fit lentement demi-tour sur lui-même, et tous comprirent que quelque chose ne tournait pas rond. Le grand maître, qui avait fait le voyage de Vienne pour la soirée, mit la main au-dessus de ses yeux pour mieux discerner dans la lumière qui, parmi la foule, était le sombre crétin qui avait applaudi entre deux mouvements. Rapidement, tous les visages furent tournés vers l'idiot en question. Après avoir jeté un regard à la ronde, celui-ci se leva abruptement et s'enfuit.

Du moins le tenta-t-il, le passage dans les rangées étant extrêmement ardu. Il bafouilla quelque propos incompréhensible en avançant péniblement vers l'une des portes de sortie.

L'homme s'appelait Douglas B. Merryweather. Et il avait toujours redouté le silence comme la peste. À une soirée, aussitôt la chaîne stéréo démontrait-elle un léger signe d'en avoir fini avec un album qu'il se précipitait, coupant court à une conversation, renversant un vase au passage, le fracas de la porcelaine laissant bientôt place au silence glacial qu'il redoutait tant.

Cette obsession idiote avait eu comme conséquence que, tout naturellement, il était devenu compositeur. Une musique d'un tout autre genre, cependant, que celle présentée dans cette salle qu'il ne souhaitait maintenant que fuir. L'homme créait de la musique de films obscènes.

Douglas B. Merryweather, au nom étrange sorti d'on ne sait où, avança difficilement vers la porte qui le libère-

rait de cette humiliation, ressassant mentalement les affres de son quotidien.

Au boulot, durant la journée, il rêvassait souvent, longtemps après le départ des musiciens, parmi les instruments : batterie, saxophone, synthétiseur, ces instruments qu'il savait tant faire chanter étaient son moyen d'expression, sa deuxième voix. Il savait en extirper la substantifique moelle, qui exprimait avec le plus de justesse l'émotion qu'il voulait créer. C'étaient, à la vérité, les seuls qu'il maîtrisait un tant soit peu, et les programmations déjà incluses dans son synthétiseur représentaient l'essentiel de ses « compositions ». Évidemment, un orchestre, avec ses musiciens en queues-de-pie et souliers cirés, était pour lui aussi obscur et occulte que le chaman d'une secte brandissant les viscères d'une chèvre. D'autant plus qu'il s'était laissé dire que ce style de musique appartenait à de savants tueurs en série, psychopathes érudits et déments découpant méthodiquement en rondelles leurs pauvres victimes.

Il n'avait jamais cru ces sornettes jusqu'à ce jour maudit où le public était sur le point de lui sauter à la gorge pour avoir osé déranger le cours normal du concert.

Il parvint enfin, au prix de moult soupirs et grondements de reproche de la part de l'assistance, à la porte de sortie, et en tourna la poignée. En vain : elle avait été verrouillée, pour empêcher les retardataires d'entrer dans la salle, sans doute. Désespéré, il prit son élan et y enfonça douloureusement et inutilement son épaule.

Il devait réfléchir, et vite. Un rapide regard en arrière lui révéla, outre les cinq cents visages qui le regardaient toujours, une autre porte, située complètement à l'opposé de la salle.

Il avait, avec les années, lentement diversifié ses activités, étendant sa création à d'autres sphères de la mélomanie, comme la musique d'ascenseur. En outre, des chaînes de supermarchés l'avaient récemment sollicité pour qu'il leur vende quelques bandes qu'ils songeaient diffuser dans la rangée des produits congelés. Mais le grand rêve de Douglas était de composer de la véritable musique, cette musique avec un grand M, étincelante de cuivres, jouée avec les fameuses queues-de-pie, à laquelle aucune image obscène ne serait accolée, ni ascenseur ni viande surgelée. Il rêvait depuis

longtemps du jour où son art serait apprécié à sa juste valeur.

Il voyait souvent l'un de ses amis, un peintre désabusé. Dans un café, ils refaisaient le monde, planifiaient des projets grandioses, réinventaient le langage artistique. Puis le propriétaire leur disait de baisser le ton, qu'ils dérangeaient les autres clients. Son partenaire de débâcle avait connu son heure de gloire quelques années auparavant, ayant vu ses toiles achetées par un géant du *fast-food*, dont l'un des restaurants avait un temps été décoré par ses natures mortes aux couleurs pastel. Que celles-ci aient été recouvertes d'une vitre scandalisa le peintre, mais on lui répondit que c'était pour protéger ses impérissables œuvres des fréquentes batailles de nourriture dont la gargote était le théâtre.

Douglas était maintenant à mi-chemin d'une rangée (il en avait judicieusement choisi une autre pour éviter de déranger les mêmes personnes). Aux prises avec une spectatrice particulièrement hostile à son passage et qui refusait de bouger les jambes, il fut soudain envahi d'une bouffée de chaleur. Il profita du moment où il commençait à voir des étoiles pour revoir certains passages de sa « carrière ».

Toujours à la recherche de nouveaux défis, il s'était, à une époque, enfermé pendant quelques mois et avait concocté un album de compositions qui, espérait-il, aurait un impact retentissant dans le monde de la musique (rapidement, en effet, une compagnie d'ascenseurs l'avait contacté afin qu'il lui fournisse quelques bobines). Lorsqu'il avait eu fini de composer une première pièce, il s'était appliqué à lui trouver un titre à la mesure de l'œuvre. Le professionnel à qui il l'avait présentée avait alors dû lui expliquer qu'une *sonate*, ça n'était pas cela, qu'on ne pouvait affubler un morceau du titre *Cantate en mi bémol majeur* au hasard et que « non, sa pièce n'était pas non plus une symphonie ».

Douglas avait décidé de tourner le dos à ce type qui ne comprenait rien à rien, et juré de ne plus montrer ses travaux en cours à de parfaits crétins.

La porte.

À son grand soulagement, elle n'était pas verrouillée. Avant de la franchir, il se tourna vers le public. « *Arriveder-*

ci! » s'exclama-t-il triomphant, tendant bien haut un doigt d'honneur. La porte en question donnait sur un placard à lutrins.

*

Mais pourquoi, pourquoi n'avait-on pas ostracisé aussi ce jeune garçon qui, deux rangées plus loin, faisant fi du plus élémentaire savoir-vivre, écoutait son baladeur ? Ou le mari de sa voisine de devant, qui dormait à poings fermés, et ce, depuis qu'il était dans le hall de l'édifice ? Ou cette autre, qui chantonait la mélodie à haute voix, mélodie qui n'était d'ailleurs pas la bonne ? Ou cette dame qui s'était tant et si bien shampooinée et parfumée avant de sortir que deux placiers étaient tombés dans les pommes ? Ou encore...

Il réfléchit, ne se souvenant plus de la prémisse de la question. Il devait, récapitula-t-il, retrouvant son sang-froid, trouver le moyen de sortir de cette salle, où il avait créé le plus grand malaise de sa vie.

Sa lamentable vie.

Le jour où il avait enfin engagé un véritable orchestre, à prix fort, pour enregistrer l'une de ses compositions, il avait, après quelques essais, demandé à l'un des trompettistes de prendre place derrière le synthétiseur. Celui-ci, pour toute réponse, avait versé sur la tête de Douglas le réservoir à salive de son instrument avant de quitter les lieux, l'orchestre à sa suite.

Toutes ces contrariétés lui revenaient lentement, alors que, pris comme un rat, il n'avait aucune idée de la façon dont il se sortirait de ce pétrin. Tant qu'il ne quitterait pas la salle de concert, l'orchestre, son chef, les gens au parterre, au balcon, dans les loges, aux deuxième et troisième balcons, tous continueraient à le dévisager avec consternation.

Ayant évalué tous les tenants de la question, n'ayant plus aucune autre échappatoire, Douglas, d'un bond, sauta sur scène et, armé d'un programme roulé qu'il planta dans le dos du chef d'orchestre, il s'engouffra avec celui-ci dans les coulisses, sous les cris stridents de plusieurs spectatrices.

Il avait enfin rompu le silence.

*

Le chef d'orchestre autrichien était ligoté dans sa cave.

Il avait peine à y croire. Lui, Douglas B. Merryweather, touchait du doigt son but. Sur un des murs défraîchis du sous-sol, un éclat de miroir lui renvoya son image : un boucher méthodique, raffiné, amateur de caviar et d'éviscération. En revenant du concert avec le virtuose dans sa voiture, il s'était arrêté au marché se procurer une barquette de caviar et du champagne. Cette fois, ce serait beaucoup plus glauque qu'avec les jonquilles de la voisine, ou cette blatte, qu'il avait malmenées. Ce chef d'orchestre autrichien et stupide serait le parfait cobaye pour ses nouvelles expériences cruelles. En procédant à son dépeçage, à sa lobotomie, peu importait à vrai dire ce qu'il ferait exactement de sa victime, il écouterait Bach, Mahler (dont il espérait retrouver les cassettes dans le fouillis du garage), et la terreur dans les yeux de sa victime n'en serait qu'accentuée. Il espérait simplement que son vieux radiocassette ne grignoterait pas comme à son habitude la bobine ou, le cas échéant, que la chose serait interprétée comme une cannibalerie supplémentaire.

Oui, il pourrait facilement, lui de même, être *chef d'orchestre*. Il serait même le chef d'orchestre le plus dingue dont on puisse rêver. On le transporterait craintivement attaché sur un chariot à réfrigérateur avec une muselière ne lui laissant qu'un bras libre pour manier sa baguette.

Il ouvrit son coffre à outils, à la recherche de quelque appareil de torture raffiné. Puis inséra un enregistrement dans la chaîne stéréo. Un vilebrequin dans une main, des pinces dans l'autre, il monta le volume d'un cran puis s'approcha lentement de sa victime. Il pouvait lire l'étonnement horrifié dans les yeux du grand maître.

— Mais... s'étonna celui-ci. Qu'est-ce que c'est que cette merde ?! C'est la musique d'un film porno ?!

Merryweather recula d'un pas. « Non ! Non... Pas du tout... Je... ».

— Vous n'avez pas du Mahler, ou du Vivaldi ? demanda la victime. Pour ce genre de choses, c'est la norme, mon vieux ! Non, mais d'où sortez-vous ?

Notre compositeur n'était pas d'humeur à se laisser ainsi invectiver.

— Vous allez vous contenter de cela, ignoble individu ! lui répondit-il en s'approchant.

— Je refuse de me laisser torturer sur une si médiocre mélodie. Notre syndicat ne serait pas content, mais pas du tout !

Merryweather vacilla. N'ayant pu mettre la main sur les enregistrements de grands maîtres dans les boîtes empilées pêle-mêle au sous-sol, il s'était rabattu sur l'album de son cru, que l'Autrichien ne semblait pas estimer. Mélancolique, il posa ses instruments sur une table, et s'effondra en larmes.

— Personne n'apprécie ma musique à sa juste valeur, balbutia-t-il entre deux sanglots. Elle doit être, je dois bien m'y résigner, nulle à chier...

— Mais non, monsieur le dément, souffla le chef d'orchestre, soudainement touché par ces épanchements. Ne vous en faites pas : le premier jet des grands classiques est toujours atrocement mauvais. Pensez-vous réellement que Dante accoucha de la *Divine Comédie* à la première écriture ? Mais non, voyons ! Au départ, c'était l'histoire d'un écureuil et d'une chenille.

— Vous croyez ? pleurnicha l'autre.

— Mais bien sûr ! C'est un cas classique. Jean de La Fontaine... On l'a renvoyé chez lui aussi sec avec son premier manuscrit !

— Ah bon ? renifla Douglas.

— Pour qu'il y rajoute, lui, quelques chenilles et écureuils. Pour la musique, c'est exactement la même chose. Avec quelques retouches ici et là, elle sera tout à fait écoutable. Sans saxophone et sans synthétiseur, je vous assure que...

— Sans les râlements de femme aussi, tant que vous y êtes ! explosa le kidnappeur, retrouvant sa furie. Vous n'y connaissez rien ! Comme tous vos congénères !

— Allons, je ne vous dis cela que dans le but de...

— Je vais de ce pas vous faire subir quelque chose de tout à fait horrible, et ce, dès que j'aurai trouvé une idée appropriée...

Il lança à sa victime un regard diabolique.

— Vous êtes entre les mains d'un dément raffiné, qui pourrait vous déguster en tartare pendant des semaines, si la fantaisie lui prenait de devenir anthropophage ! Estimez-vous heureux que je sois végétarien !

Les yeux injectés de sang, il monta la sono d'un cran.

— Vous allez bien sagement écouter ces bandes ! aboya-t-il au virtuose. Et je ne veux entendre aucune lamentation !

Il remonta l'escalier et claqua la porte du sous-sol.

*

On n'entendit plus jamais parler du chef d'orchestre.

Ni de Merryweather (ce qui, à vrai dire, ne changea strictement rien).

Mais parfois, en certains endroits, dans les ascenseurs d'une tour à bureaux, au rayon des surgelés d'une chaîne alimentaire, en faisant bien attention, on peut entendre, en sourdine, une mélodie qui, perdue dans le va-et-vient incessant des êtres humains, présentait, si on approchait son oreille très, mais vraiment très, très près du minuscule haut-parleur, les quasi inaudibles mais néanmoins perceptibles cris d'un chef d'orchestre autrichien.

